

LA MINERVE CELTIQUE

1. L'existence d'une Minerve celtique est prouvée par le texte de base de la religion gauloise, le célèbre passage de *La guerre des Gaules*, VI, 17, où César explique en quelques phrases la structure du panthéon gaulois en suivant le principe d'une interprétation romaine. Après avoir présenté Mercure comme le plus important, il cite Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Etant la seule déesse citée, on peut supposer que cette dernière est, sinon la plus importante, tout au moins une des plus importantes, des divinités féminines. Sa définition sommaire énoncée par César n'apporte pas d'originalité par rapport à la Minerve romaine ou à l'Athéna grecque : la Minerve celtique enseigne les principes de tous les travaux et métiers. Nous remarquerons seulement que César oppose une unique divinité féminine à quatre dieux masculins et que de ces quatre divinités, c'est à Mercure, inventeur de tous les arts qu'elle ressemble le plus.

Le reste de la documentation gallo-romaine ou romano-bretonne, essentiellement épigraphique, apporte peu, ne serait-ce qu'en raison du fait que la fréquence des dédicaces à Minerve doit sans doute autant à la triade capitoline du culte officiel qu'à d'éventuels substrats celtiques. Nous nous contenterons de citer ici les principaux surnoms de la divinité celtique¹ : Belisama, étymologiquement "la très brillante", Brigantia "l'éminente" connue par une série d'inscriptions de Grand-Bretagne et sans doute aussi par plusieurs toponymes, notamment celui de la ville autrichienne de Bregenz, Idennica considéré comme un surnom topique, enfin Sulis dont nous aurons l'occasion de reparler de manière plus étendue.

Si l'on désire acquérir une vision plus indigène, il convient comme souvent de se tourner vers l'Irlande où la documentation est certes plus tardive mais surtout non romanisée. Il y existe notamment une divinité du nom de Brigit qui apparaît bien que très discrètement dans un des textes fondamentaux de la mythologie irlandaise : *La bataille de Mag Tured* où on la présente comme la fille du Dagda, le Jupiter irlandais, et aussi comme celle qui inventa le sifflet pour appeler pendant

¹ Le dossier de base de la Minerve celtique a été constitué par F. LE ROUX, " Notes d'Histoire des religions 55 Brigitte et Minerve... ", *Ogam* XXII-XXV, 1970-73 (1977), p. 224-231.

la nuit. Le *Glossaire de Cormac* apporte quelques compléments, notamment en distinguant trois Brigit, "la femme-poète ou la femme de sagesse... dont les soeurs étaient Brigit la femme de médecine et Brigit la femme du travail de la forge. Ce sont les trois filles du Dagda". Le passage est intéressant, car outre un possible rapport étymologique possible de Brigit avec la déesse Brigantia, il ancre le personnage dans les techniques : celles de la poésie, de la médecine et de la forge.

L'information est importante car elle permet d'inscrire Brigit dans une structure d'inversion avec le dieu Lugh, patron de tous les arts et métiers, pour lequel un accord quasi-unanime existe en ce qui concerne son équivalence avec le Mercure qui occupe le premier rang dans le panthéon de César. Lugh est en effet présenté en Irlande comme le patron des poètes et il est doté de deux parents qui collaborent étroitement avec lui, Dianecht dieu médecin des sources chaudes et Goibniu dieu forgeron. Nous retrouvons donc une structure assez proche où Brigitte enseigne au féminin, ce que Lug invente au masculin. Cependant si la mythologie de la Brigit païenne est pauvre, c'est semble-t-il parce que la plus grosse partie de son dossier et de ses attributions est passé entre les mains de sainte Brigide². Et à nouveau, une relation structurelle de type rituel apparaît (**Fig. 1**). En effet, le festiaire païen irlandais était bâti à partir de quatre fêtes qui découpaient l'année de manière symétrique. Celles que l'on plaçait conventionnellement au 1^{er} mai et au 1^{er} novembre (car la réalité ancienne pouvait être plus complexe dans le cadre d'un calendrier qui devait être luni-solaire) déterminaient deux moitiés claire et obscure, un été et un hiver. Chacune de ces deux moitiés étaient marquées par une fête située exactement au milieu, conventionnellement au 1^{er} août et au 1^{er} février. Or l'une porte le nom de Lugnasad qui l'associe clairement à Lug et à cette date se trouvait l'assemblée de Tailtiu qui commémorerait même la mort de la nourrice de Lug. Elle serait en effet morte en ce jour du 1^{er} août 1500 ans av. J.C. selon le *Dindsenchas de Rennes*. La fête de février appelée Imbolc correspond, elle, dans le festiaire chrétien à la Sainte-Brigide. Il semble que la sainte ait ici succédé à la déesse. On retrouve donc une structure où Lugh occupe le milieu de la saison claire et sainte Brigitte le milieu de la saison sombre. Lugnasad se tient au moment des

² LAMBERT P.-Y. " A propos de l'origine celtique du culte de Notre-Dame de Chartres ", *Monde médiéval et société chartraine*, Actes du colloque international des 8-10 octobre 1994. p. 239-256 fournit une bonne présentation synthétique de la sainte.

moissons et la Sainte Brigide intervient à la veille de la Chandeleur où dit le proverbe, "le grenier doit être à moitié vide et à moitié plein". L'opposition masculin/féminin rejoint ici l'opposition saison claire/saison sombre et probablement aussi celle du soleil et de la lune. Mais Lug et sainte Brigide possède néanmoins la particularité d'être des divinités du milieu et aussi d'être liées à la naissance et à la lactation puisque, d'une part, Lugnasad commémorerait la mort de la nourrice de Lugh et, d'autre part, la tradition populaire des pays celtiques fait de sainte Brigitte, chargée de protéger les vaches et toutes les activités tournant autour du lait (notamment, la traite et la fabrication du beurre), la sage-femme qui a accouché la Vierge.

Le trait calendaire qui veut que la fête de nos deux personnages occupe le milieu d'une saison possède par ailleurs son répondant mythique. On sait que le personnage de Lug apparaît sous celui de Lleu dans le *Mabinogi* gallois³. Dans sa quatrième branche Lleu expose qu'il ne peut être tué, ni dans une maison, ni dehors. Son assassin doit le percer d'un javelot alors qu'il n'est ni à pied (donc au sol), ni à cheval (donc en l'air), mais il doit avoir un pied sur le dos d'un bouc et l'autre sur le rebord d'une cuve d'eau, ce qui semble être le moyen de surmonter le double dilemme. Ainsi il n'est ni dans l'eau à l'intérieur de la cuve, ni sur le sol solide extérieur, mais en l'air sans être assis solidement sur un animal. Il s'agit ici d'une réponse au thème de la résolution des contradictions par un stade intermédiaire. Nous retrouvons un motif similaire lors de la naissance de sainte Brigitte⁴. En effet, on avait prédit à sa mère qu'elle ne pourrait accoucher ni dedans, ni dehors. Or elle accouche en trébuchant sur le seuil de la maison, un seau de lait frais à la main. Ainsi elle n'est ni dedans, ni dehors et, comme le lait frais est mousseux, son seau ne renferme ni un liquide, ni un solide comme le beurre baratté. Le seuil qui permet la mort de Lug est plus complexe et souffre peut-être de développements tardifs, mais il est ici évident que la mort de Lugh rejoint la naissance de Brigitte et que le mytheme du seuil rejoint celui du milieu de saison claire ou sombre qui caractérise leurs fêtes.

Les deux figures s'opposent aussi d'une autre manière. Lugnasad est le temps de la

³ Voir P.-Y. LAMBERT, *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Age*, 1993, Gallimard.

⁴ L'épisode figure dans la *Vita Prima*, 5, éd. K. Hohegger in *Untersuchungen zu den ältesten Vitae sanctae Brigidae*, Thèse, Vienne, 2009, p. 110, avec traduction Ilemande p. 111.

croissance et des moissons quand le soleil est au maximum de sa lumière et de sa chaleur. La Sainte-Brigitte ou la Chandeleur coïncident avec le temps où la lumière et la chaleur sont minimales et où il faut déjà se soucier de gérer la pénurie. Lug est un multiplicateur. Il est le multiple artisan. Lug frappe à distance avec la fronde où le javelot alors que Nuada, le Mars irlandais, combat au corps à corps à faible distance de son adversaire. La 4^e branche du *Mabinogi* gallois dit qu'à un an, Lleu était déjà d'une taille qui aurait paru grande même pour un enfant de deux ans. Le Mercure gaulois est le dieu des carrefours (et sans doute aussi des confluent) où les voies se multiplient devant le voyageur. Au contraire, à la Sainte-Brigitte le grenier doit être à moitié vide ou à moitié plein, et dans la *Vie de sainte Brigide* de Cogitosus⁵, la plus ancienne, ses miracles sont là pour montrer qu'elle gouverne la fraction et non la multiplication. Voulant faire don d'un plat d'argent à 3 lépreux, elle le brise en 3 sur une pierre et lorsqu'on pèse les 3 morceaux, on les trouve de poids égal. Quand on installe la porte de son église à Kildare, celle-ci se trouve trop petite d'un quart. Quand un homme vient lui demander le sixième d'une mesure de miel, on découvre un essaim sous le dallage de la pièce. Faisant cuire du lard, elle en donne à un chien affamé, ce qui n'empêche pas que l'on trouve la quantité entière lorsqu'il faut servir. *Bethu Brigte*⁶, la vie en vieil irlandais, précise même qu'elle lui en avait donné les 2/5^e.

Un autre miracle⁷ illustrera parfaitement la différence d'activité entre les deux personnages de Lug et de Brigitte : il existait un homme très fort du nom de Lugidus (Lugaid) ou Luguidam (*Lug quidam?*) qui abattait chaque jour le travail de 12 hommes. Mais il mangeait aussi comme 12. Brigitte fit en sorte qu'il conserva sa force tout en mangeant comme un homme ordinaire. Le nom de Lugidus est transparent et sa force aussi excessive que son appétit est de l'ordre de la multiplication. Brigitte elle réduit son appétit au douzième de ce qu'il était avant; son action est de l'ordre de la division.

Nous voyons donc que le panthéon de César est tout à fait cohérent avec les enseignements

⁵ Ed. Hochegger avec traduction allemande dans *Untersuchungen zu den ältesten Vitae sanctae Brigidae*, Thèse, Vienne, 2009, p. 18-59.

⁶ *Bethu Brigte*, 10, 1978, édition de Donnchadh O hAodha, Dublin Institute for Advanced Studies. Le même épisode se trouve dans la *Vita Prima*, 12.

⁷ *Vita Prima*, 106, *Vita Brigidae* de Cogitosus, 26.

mythico-rituels des Celtes insulaires et qu'il y a donc lieu de supposer une assez grande unité de la religion celtique. Si l'on veut un nouvel argument, nous remarquerons que la ville autrichienne de Bregenz qui tirerait son nom de la Minerve Brigantia possède pour patronne sainte Haberilla. Elle aurait vécu au VII^e siècle ap. J.C. Et sa fête tombe le 30 janvier, quasiment donc au même moment que la Sainte-Brigide en Irlande.

2. Nous allons maintenant approfondir le cas d'une Minerve qui n'est ni gauloise, ni irlandaise, mais bretonne, et qui nous permettra de progresser dans la compréhension de la divinité. *Aquae Sulis*, aujourd'hui Bath non loin de Bristol en G.B., est une station thermale (**Fig. 2**) dont les eaux étaient déjà exploitées à l'époque romaine. Au I^{er} siècle ap. J.C., il y fut construit un temple près de la source au sein du complexe thermal. Le site a livré de nombreuses inscriptions à une déesse qui porte le double nom latin de Minerve et celtique de Sulis et il a fait l'objet d'importantes fouilles⁸. Bien que Brigit fut en Irlande la patronne des médecins, il n'est pas sûr que Sulis fut une bienfaitrice guérisseuse. En tout cas, elle n'était pas que cela car elle fut aussi la récipiendaire d'une centaine de tablettes de malédiction inscrites sur plomb ou étain (**Fig. 3**). Cela pourrait se rapprocher du fait que Brigit est à la fois poétesse et médecin. La fonction du poète inclut aussi la voyance et la satire, on a d'ailleurs l'attestation de la présence d'un devin à Bath, et les tablettes de malédiction demandent le plus souvent à la déesse de châtier un voleur dont on doit imaginer qu'il n'échappe pas au regard de Sulis. On peut aussi penser que, de même qu'on distingue trois Brigit et, probablement aussi d'une manière inverse du multiple Lug son envers masculin (puisque l'on connaît des Lugoves chez les Celtibères), la Minerve de Bath était capable de se diviser. A côté des dédicaces à Sulis, il existe en effet à Bath une inscription adressée aux Suleviae qui sont aussi connues sur le continent, à Collias dans le Gard, et à Vienne-en-Val en pays carnute.

Les visiteurs qui dédient des inscriptions à Bath semblent surtout des militaires romains, mais il y a aussi un prêtre du sanctuaire et surtout deux personnages moins attendus. L'un⁹ s'appelle

⁸ CUNLIFFE B., "The Temple of Sulis Minerva at Bath", *Archaeology*, XXXVI-6, 1983, p.16-23; CUNLIFFE B. & DAVENPORT P., *The Temple of Sulis Minerva at Bath*, I *The site*, 1985, II *The finds from the Sacred Spring* 1988, Oxford.

⁹ Cf. notre article : " Les Carnutes et la Bretagne Insulaire. Recherches sur les Minerve carnute et romano-bretonne ",

Priscus, fils de Toutius, et il précise qu'il est *lapidarius*, tailleur de pierre, et citoyen carnute. Le second, s'appelle Sulinus, fils de Brucetus, et se dit sculpteur. Il s'agit donc d'artisans et même probablement d'artisans de la pierre, ce qui permet d'évoquer une autre inscription d'un *lapidarius* de Dacie nommé Titus Iulius qui rend hommage aux Suleviae Montanae¹⁰, ce qui a fait considérer ces dernières comme les protectrices des artisans et ouvriers carriers. Au passage, on notera que le fait que le tailleur de pierre carnute dédie son inscription à Sulis et son collègue d'Europe orientale aux Suleviae affaiblit considérablement la position de ceux qui pensent que les deux divinités sont totalement différentes. Pour revenir à Bath, il convient encore d'ajouter un élément fourni par le programme iconographique du temple (**Fig. 4**), la présence d'une Gorgone sur le fronton central. Car on sait que les Gorgones sont 3 soeurs dont les yeux démesurés changent en pierre quiconque les regarde.

A Bath, cet intérêt pour la pierre se comprend parfaitement car les sources du lieu sont des sources chaudes (**Fig. 5**) à 46° Celsius qui possèdent la particularité de déposer des tufs calcaires de couleur orangé parce que colorés par des oxydes ferreux. On comprend l'intérêt que pouvait présenter ce sanctuaire pour les artisans de la pierre qui pouvaient considérer comme miraculeux un site où l'eau se transforme en pierre couleur de feu. Nous avons d'ailleurs le témoignage d'un auteur du Bas Empire, Solin, collecteur de curiosités qui après avoir évoqué les fleuves de la Bretagne insulaire, dit : "La divinité qui patronne ces sources est Minerve dans le temple de laquelle se trouvent des feux perpétuels qui ne blanchissent jamais en cendres, car lorsque le feu s'éteint, il se transforme en masses de pierre". Il est évident que nous sommes ici en présence d'une allusion au site d'Aquae Sulis. La couleur et la température de l'eau renvoient certainement au très vieux mythe indo-européen du feu dans l'eau bien étudié par Dumézil¹¹ et dont nous savons qu'il était entre autres présent en Irlande et en Gaule. Mais ces feux perpétuels rapprochent aussi Sulis de sainte Brigide puisque l'abbesse de Kildare apparaît comme une sorte de vestale irlandaise gardienne d'un feu qui devait être perpétuellement entretenu dans le monastère. Le feu perpétuel du sanctuaire de

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir, 110, 2011, p. 10-24 et iv-vii.

¹⁰ NEMETI S., "Les divinités celto-romaines en Dacie", *Ollodagos*, XXI-2, 2007, p.176.

¹¹ *Mythe et épopée*, 3, *Histoires romaines*, p. 21-85.

Sulis était plus archaïque puisqu'entièrement naturel. Mais le feu avait chez les Celtes un pouvoir de châtement¹² (Le *Teanga Bithnua*, évoque des sources bouillantes censées confondre les sorciers ou les parjures) qui explique les tablettes de malédiction . Et il n'est guère étonnant non plus que la Sainte-Brigide corresponde avec la Chandeleur et que l'on ait retrouvé un chandelier, sans doute une offrande, lors des fouilles archéologiques de Bath. On y a aussi retrouvé une trentaine d'intailles dont on pourrait se demander si elles n'étaient pas là pour y acquérir la couleur du feu, et sans doute un pouvoir magique associé. Le *Teanga Bithnua*¹³ irlandais signale en effet des pierres dont "tous ceux qui les portent, quand ils seraient tout nus sur la neige, ils n'en seraient pas refroidis, et quand même ils seraient dans le feu, ils n'en seraient pas échauffés, et il n'y a pas d'arme qui blesse celui qui les a".

On a aussi récupéré, dans le bassin ou à proximité, beaucoup d'offrandes en étain (**Fig. 6**) : un chandelier mais aussi des assiettes, coupes, cruche... La nature du métal n'est sans doute pas indifférente car l'étain est un métal gris qui noircit facilement avec le temps. Nous avons vu que la Minerve celtique inverse Lugh dont "l'éclat du visage était semblable au soleil couchant" et dont on ne pouvait "regarder la figure à cause de son brillant". Traduit en langage métallique, on pourrait dire que Lug dont la fête principale est au début août serait du côté de l'or incorruptible alors que la Minerve celtique, qui est en lien avec le début février, le lait et sans doute la lumière froide de la lune serait du côté du plus pâle argent, mais aussi d'un métal gris qui a tendance à s'obscurcir. Le feu et la lumière de la Minerve sont faibles. Elle est du côté de la naissance alors que Lug est du côté de la croissance et de la mort. Plus exactement, on priait sainte Brigide en Irlande au moment où on rassemblait les braises pour disposer de brandons le lendemain. La Sainte-Brigide correspond avec la Chandeleur, quand on rallume les bougies pour signifier que l'obscurité de l'hiver est en train de reculer, et c'est aussi à cette date que l'on mange des crêpes dont la symbolique lunaire est

¹² Le Panégyriste d'Autun dit que les Apollon éduens savent infliger aux parjures un terrible châtement par l'intermédiaire des eaux brûlantes et il existait à Bellenot près de Dijon une légende évoquant une source qui confondait les sorciers (THEVENOT E., *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, 1968, p. 114-115). Le thème se retrouve dans la *Vie de saint Gengoulph* (sur ce saint, voir C. STERCKX, "Saint Gengoulph cocu et martyr : Lugus christianisé?", *Héritage indo-européen et survivances sélectives. Etudes offertes à Jacques-Henri Michel, Ludus Magistralis*, 65, 1991, p.42 où il est dommage que l'épisode de l'ordalie par la source bouillante ne soit pas développé).

¹³ "Le *Teanga Bithnua* du manuscrit de Rennes", *Revue celtique*, 24, 1903, p. 391 (trad. G. Dottin).

bien connue. Le premier dimanche de Carême est aussi appelée le dimanche des Brandons en France ou en Belgique, car on y allumait des feux et parcourait la campagne avec des brandons ou des tisons allumés, en essayant aussi d'exterminer les mulots.

Nous comprenons désormais mieux la théologie de la Minerve celtique. La Brigid païenne ou la Sulis de Bath ne sont pas que des patronnes de métier. Elles sont aussi les gardiennes du tison du foyer, les gardiennes de la petite étincelle de feu et de lumière qui subsiste au coeur de l'hiver et qui recommence à croître vigoureusement à partir du 1^{er} février quand l'allongement du jour devient patent. C'est elle qui conserve au sein des eaux ce feu qui colore la pierre des sources d'eau chaude d'Aquae Sulis près desquelles le temple portera les figures de Sol et de Luna. On offrait à Sulis du métal gris qui noircit mais résiste à la corrosion de l'eau et peut redevenir brillant lorsqu'on le frotte. La lumière de Sulis est une lumière pâle et froide comparé à l'éclat solaire de Lug, mais c'est une lumière qui recommence à croître, un tison qui fait repartir le feu au coeur même de la nuit ou de l'hiver. Nous avons vu que le mythe associe Brigide à la naissance et la tradition populaire a fait d'elle l'accoucheuse de la Vierge, car au début février la lumière et le feu semblent renaître, alors que la fête de Lugnasad est en lien avec la mort d'une nourrice au moment où le soleil commence à baisser de manière sensible sur l'horizon. Un masque considéré comme rituel découvert à Bath (**Fig. 7**) semble d'apparence masculine mais il porte des orbites creuses probablement destinées à y sertir des pierres précieuses. Serait-il une effigie d'un Lug affaibli par l'hiver et l'orbite est-elle destinée à contenir le tison qui va ranimer la lumière solaire¹⁴? Une des étymologies proposées pour Sulis dérive le nom de la déesse de celui de l'oeil et notre analyse pourrait lui fournir un argument. De même, l'épiclèse de Belisama connue sur le continent et qui signifie "la très brillante" paraît assez claire si l'on associe la Minerve au tison qui va ranimer le feu. Quant aux draperies de pierre colorée d'Aquae Sulis, elles ne peuvent que manifester les pouvoirs de la déesse celtique.

3. L'examen de la Minerve d'Aquae Sulis pourrait même inciter à aller plus loin et à examiner

¹⁴ Nous avons déjà émis cette hypothèse dans notre " Essai sur la médecine, les eaux et les divinités celtiques », *Ollodagos*, XXVII-2, 2012, p. 199.

une divinité irlandaise qui a donné son nom à la rivière Boyne et qui est l'héroïne principale du mythe du feu dans l'eau. Nous ne pouvons reprendre en détail ici ce mythe si bien étudié par Dumézil. Contentons-nous de rappeler que Boand est le nom d'une ancienne divinité qui vient à un puits pour cacher sa faute, un adultère commis avec le Dagda. Le *Dindsenchas métrique* dit de ce puits que "personne ne pouvait regarder son fond sans qu'éclatassent ses yeux brillants". Il ne précise pas si ses eaux étaient brûlantes mais trois vagues sortant du puits viennent poursuivre Boand et lui enlèvent une cuisse, un bras et un oeil qui éclate dans sa tête. Le pouvoir de châtement du puits fait écho aux tablettes de malédiction de Bath et Boand signifie la "vache blanche", ce qui renvoie aux activités laitières de Brigide et à sa proximité du Dagda. Dans la mesure où le site d'Aquae Sulis illustre de manière très concrète une théologie du "feu dans l'eau", une conclusion probable est que la Boand irlandaise constitue une autre forme de la Minerve celtique.

En Gaule, a pour quasi homonyme une Damona dont le nom signifie "la vache divine" et qui est la parèdre de l'Apollon Borvo, le dieu des sources bouillonnantes. Faut-il aussi rapprocher Sirona, parèdre d'un autre Apollon thermal, celui de Grand, de l'épithète de Minerve Belisama, "la très brillante" ? Le nom de S(t)irona dérive en effet de la racine celtique du nom de l'astre ou de l'étoile.

Pour revenir à Boand, il existe aussi en Gaule une série de toponymes Boyne(s). Une concentration principale se situe dans le Loiret dont l'un se situe à 4 km de Vienne-en-Val, petite commune du Sullias (la région de Sully-sur-Loire, ancien *Soliacus*) où l'on a retrouvé d'importants vestiges réemployés en fondation de la sculpture d'un temple et une inscription aux Suleviae. On y a notamment découvert un fragment de frise figurant une source jaillissant du rocher (**Fig. 8**) et plusieurs représentations de la Minerve classique, notamment une grande statue de 1,67 m de haut (**Fig. 9**). Elle semble sur ce site la déesse de loin la plus importante. Un second toponyme correspond à un lieudit de la commune de Baccon (**Fig. 10**) voisin d'une grande nécropole de tumulus de l'Age du Bronze entre les lieudits Gléneau (peut-être à relier au nom de Glanum, "la pure", hydronyme employé dans les contrées celtiques) sacrée et Thorigny. Nous avons d'ailleurs

expliqué jadis dans notre thèse son lien topographique avec l'étang de l'agglomération gallo-romaine de Verdes où un passage du Pseudo-Frédégair localisait une version romanisée du mythe du "feu dans l'eau"¹⁵. Un troisième Boynes est un chef-lieu communal dont l'église est la seule du département à être dédiée à sainte Brigide qui aurait donc pu facilement succéder à une déesse homonyme de Boand. Car il y a aussi un bon argument pour penser que le nom était d'abord un nom de déesse. A Lombreuil, toujours en Loiret, à une vingtaine de kilomètres de Beaune-la-Rolande, il existait un hameau de Sainte-Boine encore figuré sur la carte de Cassini de 1776. Cette sainte est bien sûr inconnue des martyrologes et il faut croire que la tradition populaire a fini par transformer une Minerve celtique en une sainte.

Hors du Loiret les attestations sont en France plus dispersées, mais nous retiendrons néanmoins deux exemples, l'un en Velay où sur la commune de Saint-Jean d'Aubrigoux, il existe un site archéologique consistant en ateliers de résiniers au lieu de Marus-les-Fontboine¹⁶, l'autre sur la commune de Rivière-sur-Tarn où a été découvert le cippe funéraire d'un charpentier¹⁷, ce qui a été mis en relation avec l'exploitation du bois pour approvisionner en combustible les célèbres ateliers de céramique sigillée de la Graufesenque. Il paraît naturel de voir des artisans s'intéresser à une Minerve indigène et Fontboine renvoie à une source. Et on n'est pas si éloigné après tout du Collias gardois d'où provient une inscription mentionnant Sulis.

Il faut aussi rappeler la légende de Brigitte accoucheuse de la Vierge dont D. Laurent¹⁸ a évoqué l'extension en Bretagne, Wallonie, Provence, Quercy, Limousin et Poitou ainsi que divers dictons et pratiques folkloriques concernant la Chandeleur ou la Sainte-Brigide qui font de cette sainte une fille qui n'a ni yeux, ni mains. Alors que Marie sent les premières douleurs, elle envoie saint Joseph lui chercher du feu et une femme pour l'assister. Il ne trouve que Brec'hed (Brigide) qui assiste la Vierge malgré ses infirmités et qui recouvre la vue et ses membres en récompense de son aide. La ressemblance avec Boand à qui la vague arrache un œil, une main et une jambe,

¹⁵ B. ROBREAU, *La mémoire chrétienne du paganisme carnute*, 1996-97, t. 2, p. 733-743.

¹⁶ FIGUET, 1987, "Marus-la-Fontboine, un site gallo-romain du I^{er} au III^e siècle", *O.P.U.S. Archéologie*, p. 103-113.

¹⁷ C.I.L., XIII, 1606. Il faut mettre l'inscription en rapport avec l'exploitation forestière de la zone voisine à l'époque gallo-romaine, notamment pour approvisionner en combustible les ateliers céramiques de la Graufesenque.

¹⁸ 1982, « Brigitte, accoucheuse de la Vierge », *Mélanges Joisten*, p. 73-78,

constitue une présomption d'identité ou d'étroite proximité des deux personnages.

On pourrait ajouter ici un miracle de *Bethu Brigitte*¹⁹. Celle-ci est demandée en mariage par Dubthach moccu Lugair. Mais elle refuse, ayant promis sa virginité à Dieu. Cela exaspère ses frères qui sont privés du prix de la fiancée. L'un d'eux lui déclare : "le bel oeil qui est dans ta tête sera promis à un homme, que tu le veuilles ou non!" Elle enfonce alors un doigt dans son oeil pour s'aveugler afin de décourager les prétendants. Ses frères se précipitent pour laver sa blessure mais il n'y a pas d'eau à proximité. Elle fait alors jaillir une source à l'aide de son bâton et maudit le frère qui l'avait injuriée, disant : "Bientôt, tes deux yeux éclateront dans ta tête". Il nous paraît vraisemblable que le miracle chrétien inverse ici le mythe païen. L'éclatement d'un oeil est toujours lié à une source et à une faute sexuelle, adultère pour Boand, mariage forcé pour le frère de Brigide. Mais le châtement a été déplacé de l'héroïne vers son frère, Brigide devenue une vierge chrétienne ne pouvant plus commettre d'adultère, et la punition a été doublée pour mieux préciser le sort qui attend les adversaires de la sainte.

4. Pour terminer, nous voudrions montrer que la Minerve celtique a aussi laissé des traces dans l'hagiographie continentale. Plutôt qu'évoquer sainte Geneviève, qui nécessiterait une étude plus étendue, ou Notre-Dame de Chartres dont nous avons examiné la structure des Miracles²⁰ il y a déjà plus de deux décennies, nous avons choisi de synthétiser le dossier de sainte Austreberthe bien constitué par Anne Marchand dans un numéro du ²¹. Etant née sous le règne de Dagobert (629-639), elle paraît avoir vécu au VII^e siècle. Elle fut consacrée religieuse par saint Omer évêque de Thérouanne (**Fig. 11**) entre 642 et 667 et saint Philibert, fondateur de Jumièges, l'appela à la direction de l'abbaye de femmes de Pavilly près de Rouen. Selon son biographe, c'est Saint Ouen, évêque de Rouen de 641 à 684, qui l'aurait consacré abbesse²².

¹⁹ 14-16. Il y a un passage parallèle dans la *Vita Prima*, 16.

²⁰ Recherches sur la structure des Miracles de Notre-Dame de Chartres, 1994, Société archéologique d'Eure-et-Loir, Chartres.

²¹ "Sainte Austreberthe, Brigid, un âne et un loup vert, Bulletin de la Société de Mythologie Française, 2011, 244, p. 48-64 et 245, p. 11-28.

²² *Acta Sanctorum*, Février, 2, p. 418. Mais la Vie ancienne éditée par les Bollandistes, n'évoque pas le détail.

Si le personnage semble parfaitement historique, sa légende pourrait bien avoir attiré sur lui diverses traditions qui s'expliqueraient à la fois par son nom et par sa date de culte du 10 février. Austreberthe signifie en effet "la brillante de l'est", terme qui rappelle de près l'épithète de l'antique Minerve Belisama, "la très brillante". Quand à la date de fête, son association avec la Sainte-Brigide est consciente chez le biographe qui use du motif selon lequel la sainte avait été avertie en songe par un ange le 2 février qu'elle mourrait huit jours plus tard.

Ces prédispositions ont sans doute permis de reporter sur sainte Austreberthe une matière auparavant rattachée à une Minerve païenne. Nous voulons d'abord parler de ses rapports avec le feu. Nous insisterons sur un miracle particulièrement important²³. Chargée de cuire le pain pour les religieuses de son couvent, elle voulut ôter quelques braises. Mais son balai s'enflamma avec une telle violence que le pain de la communauté était en péril. Austreberthe calma les religieuses affolées, se signa, entra dans le four embrasé et le nettoya de ses manches sans que les flammes ne touchassent aucun cheveu de sa tête, ni aucune frange de son vêtement. Les bouts d'étoffe de ses manches furent conservées dans un reliquaire en argent et ces reliques étaient réputées avoir le pouvoir d'éloigner les flammes des incendies. Le miracle recèle ici 4 éléments significatifs : les braises, les manches, le balai, la date. Nous avons dit le rapport entre sainte Brigide et les braises. On invoquait la sainte au moment où on les ramassait avant d'aller se coucher de façon à pouvoir rallumer le feu le lendemain. Austreberthe veut prélever quelques braises et, le faisant avec son balai, elle tire un feu puissant des quelques braises utilisées. Ce balai n'est lui-même pas innocent, puisqu'au moment de la Sainte-Brigide, on nettoyait et rangeait parfaitement la maison²⁴. En Ecosse et en Irlande, on promenait la veille du 1^{er} février une sorte de mannequin appelée Brigide constitué d'un balai ou d'un manche de baratte grossièrement vêtu de paille ou de chiffons²⁵. Le détail des manches utilisées renverrait-il à ce mannequin-balai, voire à la tradition de Brigide accoucheuse de la Vierge : saint Joseph ramenant du feu et une femme qui n'a ni yeux, ni bras, pour secourir Marie. L'utilisation des manches pourrait alors constituer une allusion à l'absence de main du mannequin

²³ *Vie de sainte Austreberthe*, §10, A.S., février, 2, p. 421.

²⁴ GUYONVARCH Ch.-J. et LE ROUX F., *Les fêtes celtiques*, 1995, p. 88.

²⁵ LAURENT D., 1982, *op. cit.*, p. 76.

de la Sainte-Brigide. Il reste la date du miracle qui n'est pas indiquée, mais pour laquelle nous disposons d'un parallèle dans la *Vie de saint Eusice*. Lui aussi est contraint d'entrer dans un four brûlant pour le nettoyer à l'aide de son vêtement²⁶. Or ici l'épisode est explicitement daté du jour de la fête des saints Fabien et Sébastien, soit le 20 janvier.

Austreberthe semble bien comme sainte Brigitte et la Minerve celtique, une femme qui a pour attribut de rallumer le feu après la nuit ou après le froid de l'hiver. Son activité de veille nocturne est mise en valeur par une anecdote de son abbatiat à Pavilly²⁷. Une nuit qu'elle est sortie pour surveiller le repos des religieuses, la prieure la surprit, et la prenant pour une nonne, lui ordonna en pénitence d'aller prier dans la cour au pied de la croix. Austreberthe s'y rendit sans se faire reconnaître et y fut découverte à l'aube toujours priant. Une autre nuit, le dortoir du couvent s'effondre ensevelissant une nonne écrasée sous des monceaux de pierres. Au matin, par une onction d'huile (celle de la lampe qui éclaire la nuit ?) l'abbesse fait revenir le corps inanimé à la santé et à la vie dans une rédaction qui évoque une résurrection. Elle-même, meurt à l'aurore d'un dimanche, à l'aube du jour du soleil. De même, son opposition avec une religieuse du nom d'Aurea, fille d'Amalbert, est probablement à mettre en relation avec l'or solaire (*aureus*) qui s'oppose au métal blanc lunaire et toxique que nous avons vu emblématique de la Minerve celtique.

Austreberthe ne rappelle pas que sainte Brigitte qui a elle-même repris le rôle de la Brigit païenne. Elle évoque aussi Boand dont nous avons dit plus haut qu'elle n'était selon toute probabilité qu'une autre identité de Brigit. Comme Boand, Austreberthe est devenue une rivière, d'ailleurs sujette à des débordements orageux très violents comme en mai 2000 où toute la vallée a été dévastée, une rivière donc propice à accueillir le mythe du feu dans l'eau. De même que le mythe de Boand se localise à la source de la Boyne, le culte d'Austreberthe est particulièrement associé à la source de cette rivière Austreberthe, située à 3,5 km au nord de Pavilly et qui était le lieu d'un pèlerinage (**Fig. 12**). La sainte abbesse est très liée aux fontaines : dès sa jeunesse, c'est en se regardant dans une autre fontaine Sainte-Austreberthe, située au sud de la Canche tout près de

²⁶ ROBREAU B. et DUREUIL-ROBREAU M., "La Vie de saint Eusice, patron de Selles-sur-Cher", Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de la Sologne, 25, 1, 2003, p. 38.

²⁷ *Vie de sainte Austreberthe*, §15, A.S., février, 2 : 422.

Marconne où elle vivait, qu'elle eut la révélation de sa vocation ; et son culte est particulièrement attaché à plusieurs sources. Elle guérissait des fièvres (maladie qui évoque le feu) à celle de Fontaine-le-Bourg, dans la vallée du Cailly, où le pèlerinage était le lundi (jour de la lune) de Pentecôte, et à Fontaine-Chatel²⁸ (Cne de Saint-Germain-des-Essourts).

En tout cas, il est remarquable qu'outre sa crosse d'abbesse les reliques conservées d'Austreberthe consistaient essentiellement dans le chef de la sainte, un ossement de sa jambe (**Fig. 13**) et les fameuses manches²⁹. De même, dans trois étapes hiérarchiques et géographiques de sa vie, elle accomplit trois miracles bien typés. Pas encore religieuse, mais se rendant à Théroouanne pour que saint Omer lui impose le voile, elle marche sur les eaux de la Canche (**Fig. 14**) qui ont débordé de leur lit mais se solidifient pour la laisser passer. Religieuse au couvent de Port-le-Grand, elle entre dans le four allumé pour le balayer des manches de son vêtement. Abbessse à Pavilly, elle guérit une tumeur qui menaçait de rendre aveugle une religieuse. On voit donc que ces trois miracles s'organisent en une série fonctionnellement ascendante qui possède les même mots d'appel que le mythe de Boand puisqu'ils concerne respectivement les jambes, qui la portent sur les eaux, les manches, qui résistent au feu³⁰, et l'œil sauvé.

Au VII^e siècle, le diocèse de Théroouanne et même celui de Rouen sont aux limites des régions christianisées. L'assimilation du personnage d'Austreberthe (au nom germanique, mais on sait bien qu'il s'agit au haut Moyen Age d'une mode et non de l'indice d'une origine ethnique) à la Minerve celtique repose certainement sur son nom qui signifie « la brillante de l'est » assimilable à celui de la Minerve Belisama ». Ses rapports avec Philibert dont le nom signifie aussi « très brillant » (*fili*, beaucoup, et *bert* brillant) montrent que le fonctionnement de sa biographie doit être compris de manière mythologique. On notera encore que le nom du successeur de saint Ouen à Rouen avec lequel elle a logiquement dû collaborer, s'appelle Ansbert, c'est-à-dire « l'Ase

²⁸ Les trois sites occupent trois positions assez voisines qui s'alignent parallèlement à la Seine en retrait d'une dizaine de kilomètres par rapport au fleuve, à l'extrémité amont ou très près de l'extrémité amont de trois affluents ou sous-affluent de rive nord. La similitude et la proximité des sites peuvent faire songer à un triplement ancien qui nous rappelle que la Brigit païenne irlandaise était elle-aussi détriplée.

²⁹ MARCHAND, *op. cit.*, p. 25.

³⁰ Le miracle est doublé à Pavilly par un second où Austreberthe montre sa capacité à arrêter le bras d'Amalbert qui menace de la décapiter de son épée.

brillant³¹ ». Lui aussi est devenu saint et il est fêté le 9 février³², la veille de Sainte-Austreberthe. Si l'on ajoute que saint Omer qui a consacré notre sainte comme religieuse est fêté à une autre date cardinale du calendrier celtique, le 1^{er} novembre, cela fait visiblement trop de coïncidences pour croire que nous sommes en présence d'un pur hasard. Il s'agit d'un processus de christianisation visant à assimiler sous l'emblème d'un saint les résidus des divinités païennes tout en déstructurant le paganisme par la dispersion calendaire et géographique des cultes. Ainsi, le culte d'Austreberthe a dû notamment être utilisé pour détruire les croyances associées à la vallée de Maromme à l'ouest de Rouen. Le nom actuel du cours d'eau qui l'emprunte, est le Cailly, mais celui de Maromme a fait depuis longtemps suspecté qu'il s'agissait d'une rivière divinisée, la Matrona, dont le nom celtique était identique à celui de la Marne³³. Le nom d'Austreberthe a été donné à la rivière qui coule à Pavilly et qui, se dirigeant vers le sud-ouest, vient se jeter dans la Seine à Duclair. Il s'agit d'une rivière proche du Cailly-Matrona, affluente comme elle de la Seine dans laquelle elle se jette au méandre suivant. De même que l'on a décalé la date de culte du 1^{er} au 10 février, on a décalé géographiquement la concurrente chrétienne de la rivière païenne divinisée. Qu'il s'agisse de calendrier ou de géographie, on a suscité une concurrence dans le voisinage immédiat. L'évolution vers un culte guérisseur est probablement aussi un fait secondaire qui ne correspond absolument pas avec l'image que présente la *Vie de sainte Austreberthe*. Si on en élimine les éléments purement chrétiens, la mythologie résiduelle met l'accent sur ses liens avec la nuit (miracle de l'effondrement, épisode où la prieure surprend l'abbesse de nuit et la punit, opposition avec Aurea) et le feu (miracle du four) qui rappellent sainte Brigitte et avec la structure (œil/bras/jambe) qui rappelle Boand. L'accent n'est mis sur la guérison que dans le cas de la tumeur menaçant l'œil, les autres miracles (passage de la Canche à pied sec, manches éteignant les incendies, bras d'Amalbert suspendu) n'impliquant pas de guérison. Ce n'est vraiment qu'après sa mort que les miracles de guérison se

³¹ N. CRETIN, Dictionnaire des prénoms de France, 2006, p. 50.

³² Le 9 février est aussi le jour de la Sainte- Apolline, patronne des dentistes. Mais elle était anciennement fêtée au 20 février avant d'apparaître au 9 au IX^e siècle, donc postérieurement à la fête d'Ansbert. On pourrait là aussi se demander si ce n'est pas son nom à la fois féminin et lumineux qui l'a amené à rejoindre Ansbert et Austreberthe à cette date.

³³ BECK N., Goddesses in Celtic Religion, Cult and Mythology : A Comparative Study of Ancient Ireland, Britain and Gaul, Thèse, Dublin, 2009, p. 390.

multiplient³⁴. Il paraît donc probable que dans ce culte des trois sources patronnées par Austreberthe, l'aspect guérisseur soit tardif et l'évolution postérieure à l'époque gallo-romaine. Il semble aussi que les derniers feux de la Minerve celtique dans la Neustrie mérovingienne aient été ravivés par une convergence avec la religion païenne des envahisseurs germaniques. Nous avons en effet dit que le diocèse de Thérouanne où naît Austreberthe était alors un pays de mission irlandaise dans une zone où la germanisation avait fait reculer le christianisme. Or on notera le couple que forment les deux contemporains que sont saint Ansbert, évêque de Rouen, et sainte Austreberthe, abbesse de Pavilly, à une quinzaine de kilomètres de là. La seconde est fêtée le 10 février, et possède un nom signifiant « la brillante de l'est » ; l'autre est fêté le 9 février et porte un nom signifiant « l'Ase brillant ». Or l'Ase brillant, c'est Baldr, fils d'Odin exilé aux Enfers, le dieu jeune des Germains. La « brillante de l'est », c'est la Minerve celtique, celle qui sous le nom de Boand est la mère du Mac ind Oc, l'équivalent du Maponos gaulois qui était notamment invoqué à la source de Chamalières. Ce Mac ind Oc, « le fils jeune », qui avait arraché au Dagda ou à Elcmar, selon les versions, le Brug na Boinn, c'est aussi l'équivalent celtique de Baldr puisque le Brug est considéré comme une entrée des Enfers et que le Mac ind Oc est le protecteur des jeunes. Il faut certainement comprendre que les missionnaires irlandais connaissaient parfaitement, et le paganisme celtique de la verte Erin, et les éléments correspondants du paganisme germanique. Dans l'état tardif où nous nous trouvons ici, il semble qu'un certain syncrétisme avait été établi par les agents de la christianisation.

³⁴ Voir les *Miracles d'Austreberthe*, A.S. Février, 2, p. 423-429.